

Article paru dans l'édition du 10.12.09

## **François-Marie Banier « Il y a toujours eu du vacarme derrière moi »**

Propos recueillis par Michel Guerrin

**Dans un entretien exclusif accordé au « Monde », le photographe et écrivain raconte sa passion pour l'art et les rencontres. Il revient également sur ses relations avec l'héritière du groupe L'Oréal, Liliane Bettencourt, dont les nombreux dons à son profit lui valent une procédure judiciaire pour « abus de faiblesse »**

Il ne s'était pas exprimé depuis le début de l'affaire, qui a éclaté au grand jour il y a un an. L'écrivain et photographe François-Marie Banier, 62 ans, est accusé d'avoir « abusé de la faiblesse » de Liliane Bettencourt, 87 ans, héritière du groupe L'Oréal, pour obtenir des dons avoisinant les 800 millions d'euros.

François-Marie Banier est assis à la brasserie du Dôme, à Paris. Il publie deux livres, expose à Lille ses photos sur Beckett, prépare plusieurs ouvrages pour la rentrée 2010. Ses réponses résonnent souvent avec « l'affaire ». Tout est séduction chez cet homme aux yeux gris clair. La liste des personnalités qu'il a fréquentées est ahurissante. Louis Aragon, Samuel Beckett, François Mitterrand, Paul Morand, Johnny Depp, Françoise Sagan, Caroline de Monaco, Isabelle Adjani, Vladimir Horowitz, Marie-Laure de Noailles, Salvador Dali, Nathalie Sarraute, le photographe Robert Frank... Son dernier livre, Vous me manquez (éditions Steidl, 328 p., 45 euros), associe portraits de personnalités et anonymes, dans la rue.

**Vous avez la réputation d'être un mondain qui connaît la terre entière. Est-ce juste ?**

Ceux qui disent ça ne me connaissent pas. Cela fait trente ans que je ne sors plus de chez moi. Vous me voyez dans les pages people des magazines ? Proust ou Gide étaient mondains, pas moi. Dire que j'appartiens à la jet-set, ça me fait rire. La jet-set, c'est pour les pilotes d'avion. Les gens ne s'assoient pas à côté de moi, parce que je suis « inéducable ». Ils ont peur d'entendre des choses qu'ils ne veulent pas entendre. Dans ce pays, quand on est incompris, on dit n'importe quoi. On a bien dit que Virginia Woolf était folle... J'ai réalisé 500 000 photographies, j'ai écrit huit ou dix romans. Je dessine et je peins. Je prépare plusieurs livres. Voilà mon travail. C'est en sortant que j'ai rencontré des gens passionnants. Mais je vis cloîtré. Et puis je suis inadapté à la vie moderne. Vous connaissez Hibernatus ? C'est moi.

**Votre métier, c'est ?**

Ecrivain.

**Pas photographe ?**

Photographe, c'est comme artiste, c'est une inspiration. Alors qu'écrivain, c'est un métier. Par exemple, j'ai mis vingt ans avant de me décider à montrer mes photos. La première fois, c'était en 1991, au Centre Pompidou. Je dois tout à Hélène Ahrweiler, qui était présidente du Centre et qui a voulu cette exposition. Mais je suis

né pour l'écriture. J'écris tous les jours pendant deux ou trois heures, je tiens mon journal depuis 1967. Je ne le publierai pas. Il contient des secrets et je suis trop respectueux pour violer les secrets des autres.

### **Votre journée, c'est quoi ?**

Je me lève à 8 heures. J'écris jusqu'à midi. Je déjeune avec Martin d'Orgeval, qui partage ma vie, que je connais depuis dix-sept ans ; il en a 36. Je sors prendre des photographies avec mes deux appareils, un 90 mm et un 135 mm. Et puis je corrige ce que j'ai écrit, je trie mes photos. Le soir et la nuit, je lis et je peins, je dessine. Je rencontre mes amis. Il y a quarante ans, j'allais danser tout seul au New Jimmy's. Mais je suis vieux, je n'ai plus beaucoup de temps.

### **Etes-vous un fils à papa ?**

On m'a collé une étiquette d'enfant gâté, alors que j'ai été un enfant martyr. J'étais seul et malheureux. Mon père me battait tous les jours. Il me prenait par les pieds et me frappait la tête sur le sol. Je ne voyais que mensonge dans la bourgeoisie. Mon père voulait tellement être un bourgeois qu'il m'a caché qu'il avait été ouvrier à la chaîne chez Citroën. J'aurais aimé qu'il me le dise.

### **Comment fait-on pour publier trois romans à 25 ans ?**

Je n'ai pas le certificat d'études ni le baccalauréat. Je crois à la culture inconsciente, instinctive. Je me baigne dans ce que je vois, la peinture, Delacroix, Courbet... Et je lis énormément ; Proust que je place tout en haut. Lire m'a plus appris que vingt heures de cours. Ma culture vient des livres, des journaux, des rencontres. Je suis de cette génération qui pouvait se priver d'un café pour acheter Le Monde.

Mon premier travail, à 17 ans, a été de vendre des livres chez Baufils, une librairie que j'ai choisie juste à côté de chez mes parents, pour les emmerder. J'étais payé 2,40 francs de l'heure. Je suis parti à 20 ans de chez moi avec un pantalon de velours. J'ai été attaché de presse, conseiller dans un laboratoire pharmaceutique, j'ai trouvé des noms de parfums, dont Poison pour Dior, qui m'a rapporté beaucoup d'argent. J'ai beaucoup travaillé !

### **Comment séduisez-vous les gens ?**

C'est stupide de poser la question comme ça ! Je suis privilégié par le don des rencontres. Certains pensent que je suis voyant. Regardez autour de nous : cette femme est préoccupée ; l'autre, là, est satisfaite ; cet Africain est extrêmement sérieux, et le serveur est malin comme un singe. Peu de gens s'intéressent vraiment aux autres. Moi, je m'intéresse profondément aux gens que je rencontre, qu'ils soient connus ou passants dans la rue. Je leur parle avec ma voix, la même qu'à 5 ans, quand on m'appelait « grosse voix ». Je transmets aussi une joie de vivre. Je ris beaucoup et je fais rire, mais sans amuser. Je ne suis pas un courtisan. Je peux dire des choses brutes, voire brutales. A une époque, j'étais trop affectif, je devais toucher les gens tout le temps ; je me suis calmé.

Le pianiste Horowitz, je le rencontre à un dîner grâce au directeur artistique Alexander Liberman, et il a joué pour moi Chopin et Scriabine. Aragon, c'est Edmonde Charles-Roux qui m'emmène chez lui et je le rencontre six fois dans la semaine. Mitterrand, c'est Françoise Giroud... Je n'aurais pu connaître de très jolies femmes, des gens uniques, sans leur faire partager quelque chose.

### **Quel est le lien entre ces personnes ?**

Je suis attiré par des êtres secrets, indépendants, francs-tireurs. Des gens seuls, comme je le fus, célèbres ou anonymes dans la rue, que je photographie, et qui sont tous des trésors vivants. La solitude de Man Ray était gigantesque, celle de Max Ernst aussi. Aragon, c'est différent, il travaillait vingt heures par jour.

### **Que disiez-vous au pianiste Vladimir Horowitz ?**

Il n'a eu que deux amis dans sa vie, dont Rachmaninov. Il a senti l'amour. J'étais très ami avec sa fille, qui s'est suicidée. Comment pouvais-je alors être proche de son père ? En lui disant la vérité. Je lui ai dit : « Ta fille pensait que tu étais terrible ! » Il m'a répondu : « Elle avait raison, mais elle était pire. »

### **Votre relation avec Aragon, alors que vous étiez très jeune, a intrigué.**

Aragon était un dictionnaire ambulante, je recevais des milliards de mots à jet continu pendant des heures. Il fallait tenir le choc. C'était une culture monumentale. On parlait jusqu'à 2 heures du matin, il me lisait La Chartreuse, ou alors on allait voir un film de Kurosawa. Il était aussi le contraire d'un homme de mesure. Il dégagait une violence comme je n'en ai jamais vu.

Beckett, que j'ai rencontré le même jour que Jean Genet, me demandait souvent : « Comment va Aragon ? » Ce sont des attaches mystérieuses... Man Ray détestait que je lui parle de sa photographie. François Mitterrand a été très gentil mais je ne dévoilerai jamais nos secrets. Beckett, je l'ai vu marcher à Tanger, j'ai été frappé par son corps. Nathalie Sarraute, je la voyais deux fois par jour. Il fallait beaucoup de patience, car elle était très, très susceptible. Si Louis [Aragon] m'a beaucoup donné, Nathalie m'a beaucoup appris. Ces personnalités sentent la tendresse et le respect que j'ai pour elles.

### **On a parlé d'une attirance physique entre vous et Aragon...**

Oui, j'aurais été l'amant d'Aragon... Ça n'a aucun sens. Je n'étais pas séduit par Aragon et lui n'était pas touché par ma gueule ! Aragon comme Beckett ont été touchés par une grande disponibilité. Et puis, je ne faisais pas partie de leur monde. J'avais ma vie à moi.

### **Aujourd'hui, beaucoup s'interrogent sur l'influence que vous auriez sur Liliane Bettencourt.**

J'ai l'habitude des rumeurs calomnieuses. C'est dommage qu'on en arrive à ça, mais tout ce bruit ne m'ébranle pas. Il y a toujours eu du vacarme derrière moi. Petit, j'avais des problèmes. J'étais déjà un rebelle. Comme si certains pouvaient croire que ma vie, c'est d'accéder à un poste, un statut. On a dit que j'ai voulu être adopté par Liliane Bettencourt. Quelle absurdité ! Nous n'en avons même pas parlé !

Ma vie est dans la création. Tous les gens que je vois, que je photographie, le journal que je tiens, participent de ma création. Ça n'a rien à voir avec cette rumeur minable. Faire une œuvre de sa vie, voilà ce qui compte.

### **On vous accuse d'avoir forcé Liliane Bettencourt à vous verser un peu moins de 1 milliard d'euros. Est-ce vrai ?**

Il s'agit de dons, que j'ai longtemps refusés. Ces dons viennent d'une femme totalement lucide. Ils remontent pour les premiers à 1995 et s'étalent sur une dizaine d'années. Et je ne suis pas le seul, loin de là, à en avoir bénéficié. Ce qui dérange, c'est qu'une femme de cette caste brise les convenances. Il y a deux jours, Liliane m'a dit : « Ma fille aura beaucoup. Mais j'ai encore l'intention de vivre cinq minutes... » Ce qui s'est vraiment passé sera démontré devant un tribunal. S'il y a procès, je suis très serein.

### **Vous sentez-vous coupable ?**

Vous n'y pensez pas ! Souterrainement, il y a un monde très fort, très vivant, qui aura le dessus. La vérité explosera. Qu'il m'arrive quoi que ce soit, tout est dans des coffres différents et je ne crains rien. Tout ce que j'ai fait est écrit. Depuis dix ans, mes livres sont sponsorisés par L'Oréal. Sponsorise-t-on un escroc ? Mais c'est aussi une affaire très triste. Ce scandale fait beaucoup de mal à une femme brillante

et libre. Lui faire ça au soir de sa vie, c'est inhumain. Même si Mme Bettencourt est beaucoup plus forte que tout ça.

### **Quelle relation avez-vous avec Liliane Bettencourt ?**

Comment raconter quarante ans de vie commune et de tendresse partagée ? Je l'ai rencontrée en 1969 chez Pierre et Hélène Lazareff. Ce jour-là, j'ai surtout discuté avec son mari, André Bettencourt. Nous avons parlé d'Henri Michaux et de son frère Pierre Bettencourt, que je trouve mauvais peintre mais immense écrivain. J'ai vite revu Liliane chez l'industriel et mécène Paul-Louis Weiller, et chez Marcel Dassault. Elle était la femme la plus sollicitée au monde. Elle était impressionnante et d'une extraordinaire beauté. Une femme d'indépendance, de volonté et d'action.

Tout ce qu'elle m'a donné n'est rien par rapport à ce qu'elle m'a appris. Rien à côté du trésor d'optimisme, d'espérance et d'élégance dont j'ai bénéficié. On verra qui était sous l'emprise de l'autre, elle ou moi ! Nous avons échangé des milliers de lettres. Elle a une difficulté d'oreille. Elle adore écrire et elle écrit merveilleusement. J'ai beaucoup correspondu avec son mari aussi. Liliane aime les gens qui font quelque chose. C'est une relation immensément respectueuse.

### **Vous voyez encore Liliane Bettencourt ?**

Evidemment. Elle m'a téléphoné hier, nous déjeunons ensemble demain. On veut la faire passer pour gâteuse. Alors qu'elle est une femme libre.

### **Les doutes ne viennent-ils pas du fait que vous avez toujours été attiré par les gens âgés et riches ?**

Les jeunes ont moins de secrets que les personnes âgées. Plus que des vieux, ce sont des solitaires. Et une personne est plus belle à voir à 108 ans qu'à 8 ans. Mais je photographie aussi les jeunes.

### **Pourquoi photographier ?**

Mes rencontres ne sont pas racontables. La photographie leur donne une densité. Et j'ai pris conscience, à 19 ans, chez les Noailles, Marie-Laure et Charles, que j'étais au cœur d'une somme d'intelligence, au cœur d'un monde qui allait disparaître.

### **Vous n'aviez pas mieux à faire, à 19 ans, que de fréquenter Marie-Laure de Noailles, qui en avait 64 ?**

Vous vous rendez compte de la stupidité de la question ? C'est comme si vous me demandiez pourquoi je vais chez Léonard de Vinci. Marie-Laure m'a fait comprendre la modernité. Et elle m'a fait rencontrer plein de gens passionnants, l'artiste brésilien Roberto Burle Marx, par exemple. Mais je fréquentais aussi les loges de concierge et les bancs des clochards.

### **Vous avez profité des gens ?**

Non, je n'absorbe pas les gens, je les laisse s'épanouir, parce que je les aime et je les respecte.

### **Votre façon de photographier semble agressive. Vous ne violez pas un peu les gens dans la rue ?**

Mais c'est un partage ! La rue est mon atelier, que je parcours à vélo. Je veux que l'autre éclate dans sa splendeur. On ne peut calculer une photo parce qu'on est toujours inférieur aux gestes des autres. Je ne suis pas un virtuose, comme Cartier-Bresson ou Kertész. Moi, c'est direct, brutal, imprévisible. Je ne respecte pas les codes. Je photographie à 50 cm des gens, je les embrasse plus que je ne les photographie. Je suis attiré par eux, je leur parle, ils me parlent. C'est comme un appétit sexuel.

## **Le monde de la photo vous voit aussi comme un riche mondain.**

Ce n'est pas vraiment le cas. Des milliers de gens ont vu mon exposition au Centre Pompidou, beaucoup plus que pour celle d'à côté sur la portraitiste Gisèle Freund. Je suis en train d'écrire un livre sur mes rencontres dans le monde de la photographie. C'est une confrérie extrêmement sympathique, constituée de personnalités cultivées, alors que celle de l'art, surtout les collectionneurs, est grotesque, avec plein de mécènes énormes qui s'étalent au milieu de leur fortune.

Dans le livre, il y aura Man Ray bien sûr. Kertész, qui était l'homme le plus ennuyeux de la terre, mais qui est pour moi le plus grand, bouleversant de sensibilité. Cartier-Bresson, qui doit beaucoup à Kertész. Le photographe de guerre Don McCullin, qui est plus important que Capa, et si charmant... Et Guy Bourdin, qui fut l'éclat de soleil de ma vie d'enfant.

## **Vous êtes aussi collectionneur de photographies. Quelle est l'étendue de votre collection ?**

J'achète des photos, comme j'ai pu acheter des tableaux quand j'étais jeune. A 22 ans, avec les droits d'auteur de mon premier roman, Les Résidences secondaires (Gallimard), j'ai acheté 200 000 francs un tableau de Courbet, une vue du château de Chillon, sur le lac Léman. Aragon m'a parlé pendant des heures de ce tableau.

Je possède un portrait quasi inédit de Baudelaire par Nadar, qui est pour moi un des trois plus grands photographes par sa façon de traverser les gens dans ses portraits. Mais je ne suis pas collectionneur, ça pourrait donner l'impression que c'est un caprice. Je suis un fou des photos d'Eugène Atget, son sens de la composition. On ne peut pas être plus français, avec ce mélange de rigueur et de poésie. J'adore sa photo de prostituée, nue à quatre pattes sur un lit, que vous avez publiée dans votre journal il y a peu de temps.

**Ce nu d'Atget a été acheté 440 750 euros, vendredi 20 novembre, chez Sotheby's à Paris, par un collectionneur anonyme. Selon nos informations, c'est vous l'acheteur. Comme vous êtes l'acquéreur d'un portrait au daguerréotype, à 233 000 dollars, en octobre 2009, chez Christie's.**

C'est faux pour Atget, vrai pour l'autre. Mais dès qu'une photo fait très cher en salle des ventes, on dit que j'en suis l'acheteur.

## **Vous allez faire quoi de tout cet argent ?**

Je n'ai pas d'enfants. Cet argent ne signifie quelque chose que pour ce que j'en ferai. Parmi plusieurs actions, je finance un centre de traumatologie pour enfants, à Paris. Je pense surtout créer une fondation. Je veux aider des gens jeunes qui ont envie de faire des choses mais qui n'y arrivent pas, qui sont barrés par cette société en veston. Parce qu'ils sont pédés, arabes, noirs, blancs, que sais-je encore... Je suis très touché par les racismes. Je veux monter une école de confiance. J'aimerais pouvoir changer un peu la société.

Les establishments, c'est le mensonge, c'est la mainmise de l'argent et de la combine sur le monde. Une société de bourgeois vernissés, sans profondeur, conservatrice, conventionnelle, sans la moindre émotion. Ce sont des gens qui découragent.

## **Si les gens vous rencontraient, changeraient-ils d'avis sur vous ?**

Les rencontres font changer le regard. Elles évitent les ragots et les histoires idiotes. Et puis, quand on me voit une fois, on a envie de me revoir. Vous ne vouliez pas me rencontrer pendant des années, parce que vous n'aimez pas mes photos, et là je sens que vous avez envie de me revoir. Un jour je serai peut-être un de vos photographes préférés.